

RÉSUMÉ

Cet article tente de résoudre l'aporie méthodologique entre la généralisation de la performativité à tous les énoncés face à l'impossibilité de ranger dans l'illocutoire les insultes ou la flatterie comme le soutiennent les textes de Ducrot et d'Anscombe. La solution que nous apportons à cette aporie méthodologique est l'introduction de l'algorithme narratif dans l'évaluation de l'illocutoire de telle manière que les énoncés qui ne rentrent pas dans la généralisation ne soient plus renvoyés dans le perlocutoire, une notion qui ne peut pas relever de la linguistique.

Mots clés : performativité, illocutoire, algorithme narratif, fuite du réel

ABSTRACT

This article attempts to resolve the methodological aporia between the generalization of the performativity all facing impossible statements stored in the illocutionary insults or flattery as it is supported in Ducrot and Anscombe texts. The solution that we bring to this methodological aporia is the introduction of the narrative algorithm in the evaluation of the illocutionary so statements that do not fit in the generalization are no longer return in the perlocutionary, a notion that cannot fall under linguistics.

Key words: performativity, illocutionary, narrative algorithm, the real leak

1. INTRODUCTION

Ce qui se profile derrière ce titre qui affiche le décroisement de disciplines en sciences humaines, à savoir : la pragmatique et la sémiotique, est d'abord le refus de considérer autre chose que le langage dans une analyse qui s'attache au rapport des locuteurs avec l'énonciation, plus précisément, c'est le refus de considérer le langage comme une tautologie du réel. En effet, s'il est admis que le langage relève d'une théorie de l'action, ceci implique que le monde extralinguistique n'est pas un référent ultime mais que la motivation essentielle de l'énonciation est une modification du rapport interlocutif.

Ensuite, il s'agit de se doter d'un appareillage linguistique qui par ailleurs est considéré comme l'essence du langage. Selon Bernard VICTORRI le protolangage serait un langage du *hic et nunc* qui répond à une exigence pratique d'une action dans le monde. Il est effectivement d'agir sur le monde dans la perspective de l'ici et maintenant. De cette manière, le langage est alors une tautologie du réel.

Le protolangage au niveau du plan ontogénique peut être illustré à partir du langage enfantin dans sa fonction symbolique. On sait qu'un enfant produit cri et sourire en fonction d'une cause physiologique. L'enfant crie quand il se trouve dans un état d'inconfort, la réaction des entourages adultes à ce cri lui apprend que son cri a une fonction symbolique, dès lors il produit du cri sans qu'aucune cause physiologique soit présent, mais il veut par-là, par exemple, contraindre sa mère à rester auprès de lui. C'est là une illustration du langage en action qui montre que le référent n'est qu'un simulacre, c'est ce que nous précise Jean Petitot de la manière suivante :

La relation dominante est la relation signifiant / signifié (la cause du désir et non pas la validité du jugement), le référent n'étant qu'un tenant lieu (un artefact, un simulacre, un trompe-l'œil) » (BRANDT & PETITOT, 1982, p. 25)

Autrement dit, le mouvement de la référence ne s'arrête jamais à l'objet dénoté, il le traverse pour un système de renvois de signe à signes, un système de renvois défini par la théorie des interprétants de Charles Sander Peirce (1979). Qualifier le référent de simulacre, c'est lui donner la possibilité d'être une sémiotique. En d'autres mots : la véritable référence est ce que montre l'énonciation en termes d'acte de langage. C'est ce que nous exprime Jean-Claude Anscombe avec son style propre : « *Un principe conversationnel général qui est que l'on ne parle pas pour ne rien dire ni pour ne rien faire.* » (ANSCOMBRE, 1980, p. 87)

Le « ne rien dire » signifie que toute communication est toujours une communication sur le monde, c'est la fonction référentielle dans la théorie fonctionnelle de Roman JAKOBSON, mais cela ne suffit pas d'avoir un référent, il faut encore et surtout que la communication ait une portée interlocutive, c'est cela qu'implique le « ne rien faire »

Algirdas Julien GREIMAS qui n'évolue pas dans le cadre de la pragmatique reconnaît également que le monde ne peut pas être un référent ultime mais le lieu de manifestation du sens, c'est-à-dire qu'il propose de cette manière une sémiotique du monde naturel :

« Il suffit pour cela de considérer le monde extralinguistique non plus comme un référent « absolu » ; mais comme le lieu de la manifestation du sensible, susceptible de devenir la manifestation du sens humain, c'est-à-dire de la signification pour l'homme, de traiter en somme le référent comme un ensemble de systèmes sémiotiques plus ou moins explicites ». (GREIMAS A. J., 1970, p. 52)

Pour attester la nécessité d'introduire au sein de la pragmatique la logique narrative ou la transformation narrative à des fins d'identification des actes de langage, nous allons reprendre ici le cheminement de l'acquisition du langage aussi bien au niveau au ontologique qu'au niveau phylogénétique.

L'enfant, à certain âge, ne dispose pas encore du lexique nécessaire ni de la grammaire pour communiquer. Cela n'implique pas qu'il est incapable de communiquer dans les cadres du présent et de sa présence au monde. Pour pallier au défaut de nomination, l'enfant se contente de montrer à l'aide de son index, l'objet de son désir pour que les adultes

obtempèrent dans la mesure du possible. Ce geste de la monstration est à l'origine des déictiques dans le langage.

L'enfant peut avoir quelques lexiques concernant les objets de son intérêt immédiat, mais là encore son protolangage est de nature déictique. Ce qui veut dire que l'enfant ne peut communiquer que sur des événements présents au monde, garantis par sa propre présence. Cette coprésence de l'événement et des locuteurs fait que le protolangage peut se passer de la grammaire. L'observation du parler enfantin nous permet alors de conclure que la caractéristique la plus évidente du protolangage est qu'il demeure sans grammaire.

Ce défaut de grammaire est dû essentiellement au fait qu'il est incapable de projection temporelle puisque fait uniquement du présent et que de la sorte, il n'a pas besoin de situer les choses ni dans le temps ni dans l'espace puisqu'on parle uniquement des choses présentes au sens.

Autrement dit, le protolangage est pratiquement tautologique ; de nature indicielle, il s'organise dans le champ sensitif en tant que prolongement des sens. De cette manière, il est de très faible portée cognitive parce qu'incapable de métalangage et encore moins de connotation, il ne peut que dénoter ce que les sens perçoivent de façon métonymique. Bref, c'est un système de communication qui ne dispose ni de mécanisme anaphorique permettant l'identification du référent sous de formes diverses, ni de mécanisme d'enchâssement autorisant la récursivité.

Il s'agit là d'un observable de l'acquisition de la parole au niveau ontologique qui ne diffère nullement de l'hypothèse de l'acquisition de la parole au niveau phylogénétique. C'est ce que semble souligner le passage suivant, d'auteurs pluridisciplinaires enquêtant sur le langage originel :

« Homo erectus aurait parlé (il y a environ un million d'années) une sorte de langage "Tarzan", très frustré, que le linguiste Dereck BICKERTON a proposé d'appeler protolangage. [...], le Protolangage serait un système beaucoup plus rudimentaire. Les phrases du protolangage auraient été composées de quelques mots juxtaposés, sans ordre bien défini, du genre Alfred manger banane ou Alfred lapin tuer. En somme le vocabulaire aurait été déjà présent, mais pas la grammaire. Un tel système de communication suffit de fait à échanger de l'information factuelle, ce qui aurait permis à cette espèce de s'adapter aux conditions environnementales très diverses qu'elle a dû rencontrer lors de son expansion hors du berceau africain. » (DESSALES, PIQ, & VICTORRI, 2006)

De cette pluridisciplinarité, Victorri (2002) tire une conclusion selon laquelle le passage du protolangage vers le langage est une contrainte sociale qui cherche la préservation de l'espèce des dangers des comportements dits « intelligents » au niveau individuel mais complètement antisociaux. Nous pouvons également avoir un observable équivalent de ce basculement dans notre société actuelle, à des échelles diverses. Au niveau de la nation, il y a l'ordre constitutionnel qui informe tous les types de pouvoir de manière à garantir la paix

entre compatriotes contre des comportements individuels dits « intelligents ». Nous incluons dans ce type de pouvoir, le pouvoir de la rue, à côté des pouvoirs classiques : législatif, judiciaire, exécutif. Au niveau transnational, il y a notamment les différentes conventions et chartes ratifiées par plusieurs nations à travers un organisme délibératif tel que les Nations Unies.

Mais plus encore, en dépit de l'apparente domination des religions allogènes dans les pays d'Afrique, il faut admettre que cette intrusion n'a fait que laminer les religions traditionnelles qui sont issues des premières littératures. Par premières littératures, il faut entendre ces récits à l'aube de l'humanité qui instituent une régulation du social. Du mythe au conte en passant par les proverbes, ces récits forment ce qu'on appelle maintenant oraliture, un juste regain d'intérêt après plusieurs siècles de mépris au profit de ce que l'on appelle pompeusement « texte d'auteur », lamineur également.

En effet, il est loisible d'observer dans les mariages traditionnels, en opposition simultanément au mariage religieux et au mariage civil, des pratiques sémiolinguistiques qui relèvent des mythes et au centre desquelles se trouve l'interdit de l'inceste que le rituel a pour but de lever. La sororité de la femme est une nécessité pour contrer la violence pour sa possession et le rituel du mariage est aussi une nécessité pour que la transgression de l'interdit ne débouche sur une violence.

D'après les textes de Victorri, le passage du protolangage vers le langage naît de la nécessité de raconter des événements qui ne sont plus, ou qui ne sont pas encore, de manière à créer un spectacle linguistique devant des auditeurs auprès de qui le locuteur poursuit des buts pragmatiques. Le plus célèbre de cette spectacularisation discursive est le mythe d'Œdipe qui nous montre sans jamais le dire que l'inceste est un drame. Les textes de Victorri sont le fruit d'une recherche interdisciplinaire dans le but s'expliquer pourquoi il y avait un goulot d'étranglement sur le plan phylogénétique. C'est-à-dire, il s'agit de répondre à la question de savoir ce qui a fait se tarir une branche de *Homo erectus* : le Néanderthalien et qu'est-ce qui a permis à notre espèce d'éviter cette extinction.

Trois types d'explication de cette extinction ont été avancés, à savoir : le climat, une épidémie ou la compétition. Mais ces causes exogènes sont écartées les unes après les autres car elles ne sont pas conformes à la capacité d'adaptation de *l'homo sapiens*, d'autant qu'elles n'expliqueraient pas pourquoi une branche de *l'homo erectus* avait résisté à ces catastrophes généralisées. En effet, la thèse du climat, à la période de la glaciation qui aurait conduit à la disparition de gros gibiers dont dépendait l'homme pour se nourrir s'effrite contre la survivance même de nos ancêtres communs. Il en est de même pour les thèses de l'épidémie ou de la compétition. Autrement dit, toutes causes exogènes ne peuvent pas expliquer la disparition du Néandertalien, justement parce qu'elles entrent en contradiction avec la survivance du cousin proche du Néandertalien : notre ancêtre archaïque.

On sait aujourd'hui que l'hominisation de l'espèce a duré à peu près sept à huit millions d'années, l'apparition d'*homo erectus*, il y a environ un peu plus d'un million d'années, et *l'homo sapiens*, à peine huit cent mille ans. Autrement dit, de *l'homo erectus* à *l'homo sapiens*,

coïncide exactement le passage du protolangage au langage. C'est-à-dire que l'hominisation de l'espèce n'est pas un fait aussi simple comme le ferait croire ce scénario dessiné ici à grands traits, mais il semble qu'en matière de langage, l'étape cruciale a été la fabrication du premier outil comme aptitude à la symbolisation, il s'agit du silex biface du chasseur paléolithique.

Le fait pertinent, pour notre propos, dans la fabrication d'un tel outil est la conversion de la toposhèse en chronothèse. Pour émonder le jargon, disons que l'outil libère l'homme de l'événementiel ou du factuel par refus du *hic et nunc* pour introduire une dimension temporelle dans son appréhension du monde. En effet, l'outil implique nécessairement un objet absent qui est remplacé par son image, c'est cet objet absent qui détermine la forme de l'outil, c'est-à-dire son sens, ce à quoi il est destiné. La linguistique praxématique qui se refuse de se situer dans le sillage du structuralisme saussurien fonde d'ailleurs notion du praxème sur cette base de l'outil symbolisant, voici ce qu'en dit Robert LAFONT :

« L'hominisation de l'espèce commence lorsque l'individu se sert d'un objet pour en modifier un autre en vue d'une action que ce second assume : lorsque le chasseur modifie la forme d'un caillou pour en faire une arme contre un gibier éventuel. Éventuel : il faut bien dans l'opération de fabrication d'un instrument, qu'un troisième objet soit absent et remplacé par son image. La "certitude sensible" nécessaire au travail est prise en charge par la représentation. Un langage qui relaie le geste déictique est là pour épouser le mouvement de naissance de l'activité sémiotique. Le sens surgit. C'est ce sens que nous lisons quand nous interprétons comme instrument la modification non accidentelle d'un silex : le signe d'une activité qui opère dans l'absence de son objet. » (LAFONT, 1978, p. 19)

C'est ce qui a permis à la praxématique de définir le praxème (monème) comme unité de production de sens et non doué de sens, une position qui s'inscrit adéquatement dans la thèse de la relativité linguistique, découverte pourtant au sein du structuralisme :

« Mais le praxème n'est pas exactement le monème ou le morphème. Ou il ne l'est, si l'on veut, que comme unité formelle. [...]. Il n'est pas "doué d'un sens". Il est l'unité pratique de production du, ce qui est fort différent ; comme l'acte produit par l'outil, lui-même produit par le travail, ne se confond pas avec l'outil, même si la forme de l'outil lui donne déjà une forme. » (LAFONT, 1978, p. 29)

Ainsi, s'il est admis que le langage opère en l'absence de son objet à titre d'outil, sa dimension pragmatique devient une évidence majeure que l'on peut rattacher à son origine. La pragmatique comme modification de rapport interlocutif ou intersubjectif est à la source des premières mises en forme discursive. Pratiquement, toutes les disciplines en sciences humaines s'accordent pour appeler ces premières formes discursives de « mythe », dont la propriété essentielle est son anonymat par lequel il tire son efficacité pragmatique. Ce qui veut dire exactement que la fonction du mythe est de réguler la société. Il y a donc lieu de supposer que c'est un défaut de langage qui aurait conduit à l'extinction du Néanderthalien : une cause endogène.

On constate que chez les mammifères sociaux, les compétitions au sein du groupe aboutissent à des combats qui ne se soldent que très exceptionnellement à la mise à mort du vaincu (LORENZ, 1970) puisque la régulation se fit au niveau biologique. Chez l'homme, par contre, la régulation se fait au niveau socioculturel et non au niveau biologique :

« Les comportements à prohiber, tels que tuer son frère ou son père par exemple, font l'objet d'interdits explicites dans toutes les sociétés humaines. » (VICTORRI B. , 2002)

Ces interdits explicites sont accomplis, de manière illocutoire, par les mythes qui racontent comment les choses se sont passées au commencement. De cette manière, raconter ce qui s'est passé, c'est éviter qu'il ne se reproduise. Il serait très intéressant d'analyser le caractère fabuleux de l'histoire narrée dans les mythes, mais il y a lieu de croire que le fabuleux des mythes a pour source une cause interne : c'est un langage qui est en train de se construire et que par la suite, le caractère exclusivement oral de sa transmission n'a fait que renforcer la place des référents évolutifs fictionnels. Mais que racontent exactement les mythes ? Ils racontent des crises violentes à cause de rivalité pour mener le groupe ou pour la possession des femmes ou même pour disposer des ressources. Voici comment Victorri présente cette narrativité dont la force illocutoire est d'interdire :

« Notre thèse peut alors se résumer de la manière suivante. Pour échapper aux crises récurrentes qui déréglaient l'organisation sociale, nos ancêtres ont inventé un mode inédit d'expression au sein du groupe : la narration. C'est en évoquant par la parole les crises passées qu'ils ont réussi à empêcher qu'elles se renouvellent. Le langage humain s'est forgé progressivement au cours de ce processus, pour répondre aux besoins nouveaux créés par la fonction narrative, et son premier usage a consisté à établir les lois fondatrices qui régissent l'organisation sociale de tous les groupes humains. » (VICTORRI B. , 2002)

Cet auteur souligne par ailleurs qu'une étape importante de cet acheminement vers le langage est la ritualisation du comportement narratif : il faut raconter périodiquement les récits des crises pour éviter leur conséquence qui risque d'être infinie. Nous allons maintenant voir de près ce que c'est la narrativité. Mais désormais, nous retenons de cette introduction que la narrativité est commandée par des buts pragmatiques. Dresser le spectacle linguistique d'un événement qui n'est plus a pour but illocutoire d'interdire qu'il se reproduise, dès lors il faut comprendre les premières littératures, que sont les mythes, comme un principe de régulation sociale qui protège l'intérêt collectif contre des déchaînements de violence commandés par des intérêts individuels. C'est faute de disposer de cette narrativité qui fait passer le protolangage vers le langage que la branche du Néandertalien s'est complètement éteinte.

1.1. LA NARRATIVITÉ

Dans les sciences humaines, la narratologie est une discipline à part entière, mais elle tend de plus en plus à envahir tout le champ cognitif de diverses disciplines. En tout cas, la

narrativité fait échec à la volonté de diviser les textes en types parmi lesquels on distingue : l'informatif, l'explicatif, l'argumentatif, le descriptif, etc. En réalité, un texte ne peut pas être défini exclusivement par un seul type, une description de femme peut être, par exemple, un argument sur sa séduction et peut expliquer en outre pourquoi tel ou tel individu s'est ruiné pour elle.

Par contre ce qui semble être une certitude, c'est que tout texte est de nature narrative. Cette position dominante de la narrativité dans tous les textes est expliquée de la manière suivante par Umberto ECO :

«Face à l'ordre "Viens ici", on peut élargir la structure discursive en une macroproposition narrative du type "il y a quelqu'un qui exprime de façon impérative le désir que le destinataire, envers qui il manifeste une attitude de familiarité, se déplace de la position où il est et s'approche de la position où est le sujet d'énonciation". C'est, si on le veut, une histoire, fût-elle peu importante.» (ECO, 1985, p. 185)

Autrement dit, toute production linguistique de rang de l'énoncé reçoit son intelligibilité par son insertion dans la logique narrative, comme le montre cette narrativisation de l'ordre « Viens ici » dans ce passage. Les textes littéraires, poème ou prose se plient également à une logique narrative qui permet de dire qu'ils prennent naissance à partir d'un manque et qu'ainsi, leur énonciation a pour but la liquidation du manque.

Un autre argument pour la prégnance du narratif dans tout discours nous vient de BARTHES qui soutient son universalité et sa capacité de s'inscrire dans n'importe quelle sémiotique :

« Innombrables sont les récits du monde. C'est d'abord une variété prodigieuse de genres, eux-mêmes distribués entre des substances différentes, comme si toute matière était bonne à l'homme pour lui confier ses récits : le récit peut être supporté par le langage articulé, oral ou écrit, par l'image, fixe ou mobile, par le geste ordonné de toutes les substances ; il est présent dans le mythe, la légende, la fable, le conte, la nouvelle, l'épopée, l'histoire, la tragédie, le drame, la comédie, la pantomime, le tableau peint, le vitrail, le cinéma, les comics, le fait divers, la conversation. De plus, sous ses formes presque infinies, le récit est présent dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les sociétés ; le récit commence avec l'histoire même de l'humanité. » (BARTHES, 1966)

Cette dernière remarque qui consiste à dire que *le récit commence avec l'histoire même de l'humanité* n'est pas sans confirmer les résultats des recherches sur l'origine du langage ; à savoir que l'hominisation de l'espèce coïncide avec le passage du protolangage vers le langage. Cette convergence nous permet de dire que la narrativité est l'essence du langage.

Par ailleurs, d'Etienne Souriau (1950) à Greimas (1966b) en passant par Vladimir Propp (1970 (or. 1958)), les récits servent à la découverte de la narrativité. Cette procédure de

découverte du mécanisme narratif à partir du matériau du récit est une démarche déductive mais confirme une fois de plus la prégnance de la narrativité dans l'acquisition du langage. De plus, il est très instructif de constater que le matériau narratif de cette découverte soit justement des contes populaires (PROPP) ou des mythes (GREIMAS), c'est-à-dire des productions linguistiques que l'on peut ranger dans ce que nous avons appelé ici « première littérature ». Ainsi, GREIMAS (1966b, pp. 29-30) est parvenu à une description simple de l'algorithme narratif :

« Une sous-classe de récits (Mythes, contes, pièces de théâtre, etc.) possède une caractéristique commune qui peut être considérée comme la propriété structurelle de cette sous-classe de récits dramatisés : la dimension temporelle, sur laquelle ils se trouvent situés, est dichotomisée en " un avant vs un après".

À cet "avant vs après" discursif correspond ce qu'on appelle un "renversement de situation" qui, sur le plan de la structure implicite, n'est autre chose qu'une inversion des signes du contenu. Une corrélation existe ainsi entre les deux plans :

$$\frac{\textit{Avant}}{\textit{Après}} \cong \frac{\textit{Contenu inversé}}{\textit{Contenu posé}}$$

En parlant de sous-classe de récits, nous ne pouvons que conclure à une attitude prudentielle à une étape précise de la recherche, car nous avons déjà pu constater avec Umberto ECO la généralisation de la narrativité à tout texte. Néanmoins, on peut tenir cet algorithme pour valable pourvu qu'il soit compris comme une version faible de celui-ci :

« Un récit idéal commence par une situation stable qu'une force quelconque vient perturber. Il en résulte un état de déséquilibre ; par l'action d'une force dirigée en sens inverse, l'équilibre est rétabli ; le second équilibre est semblable au premier mais les deux ne sont jamais identiques. » (TODOROV, 1971-1978, p. 50)

De cette exploration de la narrativité, nous retenons ceci : une fois le monde converti en récit, la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile (RAKOTOMALALA, 2015). En effet, selon les thèses de B. VICTORRI, le langage serait né par la nécessité d'évoquer une crise passée chez les populations du paléolithique. C'est-à-dire qu'il s'agit de transférer des événements abolis du passé dans le présent de l'énonciation sous forme de spectacle linguistique.

Cette manière de faire s'adresse avant tout à l'intelligence et qui, du coup, s'inscrit dans un rapport interlocutif. Il s'ensuit que la conformité du récit à ce qui s'était passé vraiment importe peu, ce qui compte c'est la logique narrative qui s'y expose, une logique que l'on peut résumer de la sorte : une lutte pour la hiérarchie sociale conduirait à l'anéantissement de toute la population par un déchaînement de violence incontrôlable. L'objectif de notre apprenti narrateur, celui du paléolithique, était donc de parvenir à développer cette matrice sémantique de manière à obtenir l'adhésion du public sur la valeur

illocutoire de son récit. En effet, la logique narrative fait en sorte qu'une minute de récit peut contenir cent ans d'histoire. Mais voyons comment VICTORRI s'imagine les choses :

« Supposons alors que notre apprenti narrateur arrive à faire comprendre qu'il veut évoquer l'un des acteurs de cette crise passée, en utilisant quelque procédé mimétique : imitant l'une de ses particularités physiques, un animal qu'il aimait chasser, son cri favori, etc. Le succès d'une telle évocation était susceptible de produire une impression très forte sur tout le groupe : pour la première fois l'image d'un membre disparu du groupe apparaît devant eux, chacun prenant conscience que les autres partagent la même « vision ». Ce qui était cantonné dans des mémoires individuelles devient l'objet d'une attention collective, acquiert une présence intersubjective, « magique », qui frappe profondément les esprits. Le narrateur peut alors progresser tant bien que mal dans son proto-récit, faisant revivre les personnages devant le groupe subjugué, conscient de vivre collectivement une expérience tout à fait nouvelle. Cette conscience collective renforce la cohésion du groupe et lui confère un nouveau pouvoir. » (VICTORRI B. , 2002)

Nous retenons de cette hypothèse tout à fait probable que s'il y a référent évolutif fictionnel dans de pareils récits, c'est parce que le narrateur s'efforce de référer à un personnage de manière métonymique (le cri de l'animal qu'il aime chasser) ou synecdochique ou métaphorique, d'une part, parce que c'est un langage qui est en train de se construire et d'autre part. Ce sont ces référents évolutifs fictionnels qui ont conduit par la suite les analystes à les comprendre comme une dimension du merveilleux, alors qu'en réalité, il s'agit d'un problème de référence qui n'empêche pas l'intelligibilité de la logique narrative. Actuellement, puisque nous ne sommes plus confrontés à un problème de référence avec les outils sémantico-grammaticaux dont nous disposons, ces références évolutives nous semblent être une naïveté du narrateur, ce qui a longtemps porté un discrédit aux récits oraux comme les mythes ou les contes.

Il y a donc avantage à penser que c'est la logique narrative qui rend supportables les référents évolutifs fictionnels et quelques autres incohérences dans les textes concernés. Le paradoxe de cette situation peut s'expliquer par confrontation avec le langage des mathématiques. Quand dans un énoncé, nous lisons $ax^2 + bx + c = 0$, nous ne nous demandons pas de quel « x » il s'agit, ni quel est le référent de « x », nous devons agir de même dans les récits qui sont commandés par des buts pragmatiques.

Il faut bien admettre pourtant que la réalité est le lieu duquel le langage s'est levé, mais dans la mesure où ce n'est plus un protolangage, mais justement un langage, il s'est arrogé le droit à l'autonomie pour servir essentiellement le rapport interlocutif. Cependant, il ne faut pas radicaliser l'autonomie linguistique, car en réalité, il s'agit d'affirmer la propriété isomorphe du langage et du monde des objets ; pour l'illustrer faisons appel à Robert de MUSIL :

« [...], si l'on veut un moyen commode de distinguer les hommes du réel des hommes du possible, il suffit de penser à une somme d'argent donnée. Toutes

les possibilités que contiennent, par exemple, mille marks, y sont évidemment contenues qu'on les possède ou non ; le fait que toi ou moi les possédions ne leur ajoute rien, pas plus qu'à une rose ou à une femme. Mais disent les hommes du réel, "le fou les donne au bas de laine et l'actif les fait travailler"; à la beauté même d'une femme, on ne peut nier que celui qui la possède ajoute ou enlève quelque chose. C'est la réalité qui éveille les possibilités, et vouloir le nier serait parfaitement absurde. Néanmoins, dans l'ensemble et en moyenne, ce seront les mêmes possibilités qui se répéteront, jusqu'à ce que vienne un homme pour qui une chose réelle n'a plus d'importance qu'une chose pensée. C'est celui-là qui, pour la première fois, donne aux possibilités nouvelles leur sens et leur destination, c'est celui-là qui les éveille. » (MUSIL, 1982, pp. 18-19)

Autrement dit, que ce soit un événement réel, ou un événement raconté ; il implique toujours la même intelligibilité narrative. Très brièvement, la logique narrative est une disposition d'intelligibilité qui empêche qu'à aucun moment un élément simple ne renvoie qu'à lui-même. La logique narrative fait que le monde n'est pas un référent ultime, mais qu'en passant à travers lui, le mouvement de la référence s'arrache de la nécessité d'existence pour s'engager vers une référence textuelle que nous appellerons à la suite de RIFFATERRE « référence horizontale » (1979, p. 37 et passim) qui est un renvoi de texte à textes.

Ce qui veut dire encore que la signification cesse d'être celle du discours synthétique et bascule vers l'univers de la vérité analytique. C'est de cette manière que le langage s'autonomise et qu'il y a lieu de dire qu'une fois le monde converti en discours la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile. La référence horizontale fait que dès qu'une figure du monde est posée dans un discours, la référence au monde extralinguistique importe peu, ce qui devient important c'est l'intelligibilité de la figure en ce qu'elle peut être autrement. La figure s'inscrit dans un parcours temporel où elle peut perdre des propriétés et en acquérir d'autres. De cette manière, il n'y a rien que du langage dans le langage. Il est évident qu'ici nous n'épousons pas totalement la définition du référent évolutif. Notre position est celle d'une logique narrative au cours de laquelle une figure du monde perd ou acquiert une propriété majeure comme le montre l'algorithme de GREIMAS.

Dans la logique narrative, les contraires ne s'opposent pas mais coexistent en polémiquant. C'est ainsi que dans la sémiotique narrative, le programme narratif consiste en un passage d'un état de disjonction vers un état de conjonction à un objet du désir. Avec son style propre, QUINE nous apprend avec une pointe d'exacerbation la même chose, c'est-à-dire, l'impossibilité du langage d'être une tautologie du réel :

« C'est pourquoi que j'ai dit et redit et au fil des années qu'être, c'est être la valeur d'une variable. Plus précisément, ce que l'on reconnaît comme être est ce que l'on admet comme valeurs des variables liées. » (QUINE, 1980, p. 51)

Nous allons nous servir de cette dernière propriété du narratif pour essayer de résoudre le problème de la question de l'obligation juridique introduite dans la compréhension de la valeur illocutoire.

1.2. L'ILLOCUTOIRE

Nous savons que dans un premier temps la performativité est rattachée à des verbes sui-référentiels, c'est-à-dire des verbes qui accomplissent ce qu'ils signifient moyennant une énonciation à la première personne du présent de l'indicatif. On constate effectivement que ces verbes ne fonctionnent pas de la même manière que ceux qui décrivent une action dans l'univers extralinguistique. Dire par exemple : *je laboure la terre* implique la présence d'une portion de terre et d'un outil de labour comme la bêche sans parler de l'énergie que le laboureur doit déployer et d'autres foules d'environnements dans le monde extralinguistique qui rendent possible le labour.

Contrairement à cela, dire *Je vous remercie* fait référence à sa propre énonciation pour l'accomplissement de l'acte de remercier. Il n'est question ici de renvoyer à des référents extralinguistiques. On peut nous rétorquer dans ce dernier exemple que « je » et « vous », renvoient à des référents extralinguistiques. Cet argument tombe si l'on tient compte de la définition des pronoms dans les textes de BENVENISTE (1970). Il s'agit, en effet, pour ces pronoms de ce que BENVENISTE appelle « individus linguistiques » parce qu'ils naissent d'une énonciation :

« Les formes appelées traditionnellement «pronoms personnels», «démonstratifs» nous apparaissent maintenant comme une classe d'«individus linguistiques», de formes qui renvoient toujours et seulement à des « individus », qu'il s'agisse de personnes, de moments, de lieux, par opposition aux termes nominaux qui renvoient toujours et seulement à des concepts. Or le statut de ces «individus linguistiques» tient au fait qu'ils naissent d'une énonciation, qu'ils sont produits par cet événement individuel et, si l'on peut dire, «semel-natif». Ils sont engendrés à nouveau chaque fois qu'une énonciation est proférée, et chaque fois ils désignent à neuf. » (BENVENISTE, [1974] 1981, p. 83)

Ainsi définie, la performativité ne concerne que des éléments limités de la langue et ne mérite pas par conséquent l'engouement ayant conduit à l'émergence de la pragmatique comme discipline. Pour prendre la mesure de cette émergence, reprenons la distinction entre l'énoncé performatif et l'énoncé descriptif.

Un énoncé performatif accomplit ce qu'il signifie. Ce qui implique qu'il ne peut pas être soumis à la question de la véridiction bien qu'AUSTIN ait parlé de performativité insincère. Mais le fait le plus important demeure être la sui-référentialité : pour accomplir un acte de langage, il n'est besoin que de l'énonciation dans les conditions décrites supra. Par contre, un énoncé descriptif (constatif dans le vocabulaire d'AUSTIN) peut être soumis au test de la véridiction et sanctionné de vrai si les conditions extralinguistiques sont conformes à ce qui est dit et de faux dans le cas contraires.

La distinction semble radicale, mais plus tard, AUSTIN s'est aperçu que même les énoncés constatifs peuvent avoir un préfixe performatif ; il s'ensuit une généralisation de la

performativité à tous les énoncés, c'est ce qui a rendu à la pragmatique sa lettre de noblesse. Ainsi, par exemple, dire que *La terre est ronde* équivaut à *J'affirme que la terre est ronde*. Les deux énoncés accomplissent une affirmation ; implicite dans le premier et explicite dans le second. Leur force illocutoire est donc une affirmation.

Il est vrai qu'accomplir une affirmation relève d'une énonciation, mais la question que nous allons soulever revient à se demander à quoi consiste exactement une affirmation dans le contexte interlocutif. En tenant compte de l'émergence du langage relativement à la narrativité, il y a lieu de croire qu'elle a pour but d'emporter l'adhésion de l'interlocuteur sur ce qui est affirmé sans qu'il faille vérifier si cette adhésion est acquise ou non. Cette vérification entre en contradiction avec la théorie car elle rejette l'énonciation dans le constatif.

Autrement dit, faire une affirmation, c'est une intention qui consiste à faire passer l'interlocuteur du scepticisme vers un état de croire ou quelque chose de ce genre. Dès lors nous retrouvons l'algorithme narratif à la base de l'émergence du langage comme le soulignent les textes de VICTORRI auxquels nous faisons référence. Il nous semble que cette narrativité est un argument décisif dans la saisie et l'évaluation de la performativité. S'il nous faut un argument de plus pour attester que la narrativité est l'essence du langage, il n'est que de renvoyer à PEIRCE dont l'édification sémiotique se base également sur un principe de transformation narrative :

« Comment le développement est-il possible ? Comment la science, l'art et la technologie évoluent-ils ? PEIRCE répond que la synthèse n'est possible que grâce à la représentation. **Être et devenir**, c'est être représentable, et il affirme que la représentation est une succession ordonnée ». (PEIRCE, 1979, p. 62)

Ce qui veut dire si les actes de langages sont possibles, c'est parce que le devenir est inscrit dans l'être et que toute communication n'est pas une tautologie du réel mais une intention de modifier le rapport intersubjectif par une mise en commun entre destinataire et destinataire de la même représentation comprise comme une transformation ou une succession ordonnée d'états.

Ainsi, se représenter la terre comme ronde, c'est une manière de s'opposer à toutes autres formes de la terre et vise à partager cette information à autrui selon la logique de disjonction et de conjonction d'objet, avec cette différence près que l'objet du désir est ici un objet fiduciaire. S'il en est ainsi, il devrait en être de même pour tous les autres types d'acte de langage. Pourtant, ce n'est pas sur la base de la narrativité que les tenants de la pragmatique fondent leur analyse, mais plutôt sur une participation de l'interlocuteur. Tout se passe comme si l'acte de langage ne peut pas être accompli sans l'adhésion effective de l'interlocuteur au désir du locuteur.

Pour nous bien situer au niveau terminologique qui n'est pas sans incidence avec l'évolution de la théorie vers la performativité généralisée telle que cette dernière est esquissée ici, rappelons que :

« Pour remplacer la distinction insuffisante qu'il avait d'abord tracée entre le performatif et le constatif, AUSTIN propose dans *How to Do Things with Words*, de distinguer plutôt le fait d'énoncer une phrase avec une certaine signification (meaning), constituée par ce qu'il appelle « le sens (sense) et la référence » (acte locutionnaire), et le fait d'énoncer une phrase avec une certaine force (acte illocutionnaire), c'est-à-dire le fait de l'utiliser pour une assertion, une question, un ordre, un avertissement, un souhait, etc. » (BOUVERESSE, 1971, pp. 385-386).

S'il est admis qu'« illocutoire »¹ et « illocutionnaire » désigne exactement la même chose, adopter la terminologie signifie donc accepter la généralisation de la performativité, et il est employé à cet effet. Ceci admis, essayons de résoudre le problème de l'illocution décrite hors de la narrativité.

Chez DUCROT, la pragmatique s'inscrit dans une sémantique qui s'oppose également à faire du langage une tautologie du réel parce qu'il conçoit l'interprétation d'un énoncé comme une lecture de son énonciation :

« Autrement dit le sens d'un énoncé est une certaine image de son énonciation, image qui n'est pas l'objet d'un acte d'assertion, mais qui est, selon l'expression des philosophes anglais du langage, « montrée » : l'énoncé est vu comme attestant que son énonciation a tel ou tel caractère (au sens ou un geste expressif, une mimique, sont compris comme montrant, attestant que leur auteur éprouve telle ou telle émotion) » (DUCROT, 1981, p. 30)

Avec une telle définition, il est évident que DUCROT se situe dans le performatif implicite. C'est-à-dire qu'il effectue le choix délibéré, dans le champ de la performativité généralisée, d'ignorer les constatifs qui contiennent un préfixe performatif. Ce choix est largement justifié dans la mesure où ses analyses concernent des morphèmes comme « puisque » ou « mais ».

Ce qui veut dire que le problème qui nous intéresse est ailleurs, il est dans l'introduction de l'allocutaire ou de l'interlocuteur dans la compréhension de l'illocutoire. Tout en admettant que locuteur et allocutaire n'ont pas de réalité empirique, ce qui implique qu'ils sont des individus linguistiques au sens de BENVENISTE, DUCROT fait intervenir néanmoins la référence extralinguistique dans la caractérisation de l'énonciation. Voici le passage qui justifie l'introduction subreptice de la référence mondaine dans un domaine qui l'exclut :

« J'admets en effet, comme il est devenu banal de l'admettre, qu'on ne peut décrire le sens d'un énoncé sans spécifier qu'il sert à l'accomplissement de divers actes illocutoires, promesse, assertion, ordre, question, etc. Or reconnaître cela, c'est reconnaître que l'énoncé commente sa propre énonciation en la présentant comme créatrice de droits et de devoirs. Dire que c'est un ordre, c'est dire par exemple que son énonciation a le pouvoir

¹ Il est préférable d'employer « illocutoire » à cause de son économie

exorbitant d'obliger quelqu'un à agir de telle ou de telle façon ; dire que c'est une question, c'est dire que son énonciation est donnée comme capable par elle-même d'obliger quelqu'un à parler, et à choisir pour ce faire un des types de parole catalogués comme réponses » (DUCROT, Ibid)

Lu de cette manière, l'illocutoire fait du langage non plus une tautologie du réel, mais l'inverse, un créateur du réel. Dans le cas de l'ordre, cela est très clair puisque l'ordre oblige celui à qui il est donné à agir conformément à son contenu sémantique. En effet, si quelqu'un me demande d'ouvrir la porte, je peux rester parfaitement silencieux et donner pour toute réponse une réaction musculaire. Il y a donc interpénétration du linguistique avec la réalité à la manière d'un pouvoir démiurgique.

Mais que va-t-on conclure dans le cas où l'ordre d'ouvrir la porte est parfaitement compris de l'interlocuteur et qu'il refuse d'obéir ? Doit-on conclure que l'ordre n'a pas été effectué ? Ou encore va-t-il falloir, comme le soutiennent certaines théories, que l'ordre place l'interlocuteur devant l'alternative d'obéir ou de désobéir ? Ou bien, va-t-on conclure que le démiurge a perdu ses pouvoirs ?

Toutes ces questions tombent d'elles-mêmes si l'on prend soin de faire soigneusement la différence entre les conventions linguistiques qui allient une forme à un contenu et les conventions sociales qui peuvent être reprises en termes linguistiques mais qui existent en dehors du langage. En effet, il existe des situations où des conventions sociales viennent appuyer les conventions linguistiques. Ainsi, une déclaration qui atteste de la réussite à un examen ne peut être faite que par des membres du jury. C'est ce qu'on appelle des « personnes habilitées » dans le langage d'AUSTIN.

Les membres du jury ressortent de conventions sociales que garantissent des institutions. En réalité, les personnes habilitées de cette sorte ne sont jamais absentes de toute organisation sociale et leurs paroles, dans les conditions rituelles requises, sont effectivement créatrices de droits et de devoirs. Mais du point de vue épistémologique, cette référence à des conventions sociales risque d'amener l'analyse à renoncer aux énoncés que ne supporte aucune convention sociale.

Aucune convention sociale ne vient au secours d'un acte linguistique comme la promesse. Il n'y a pas d'institution qui garantit la promesse. Ce qui veut dire que l'acte de langage que constitue le fait de dire « Je promets » peut être effectué par tout sujet parlant. S'il existait quelque chose comme une convention sociale garantissant la promesse, alors tout ce qui est promis doit être tenu. Justement, le rappel sous forme de sentence qui consiste à dire « chose promise, chose due » témoigne du non accomplissement de certaine promesse ; et nous sommes confrontés tous les jours, dans le monde de la publicité, à des promesses qui ne sont jamais tenues.

Quand GREIMAS nous dit que le monde n'est pas un référent ultime (1970, p. 52), il nous indique que la véritable référence est un système de renvois de signe à signes. De ce point de vue, il se situe dans le sillage de HJELMSLEV pour qui dans le langage, il n'y a que du

langage comme le souligne le passage suivant qui commente la position de SAUSSURE sur la préexistence de la substance au signe :

« Mais cette expérience pédagogique, si heureusement formulée qu'elle soit, est en réalité dépourvue de sens, et Saussure doit l'avoir pensé lui-même. Dans une science qui évite tout postulat non nécessaire, rien n'autorise à faire précéder la langue par la "substance du contenu" (pensée) ou par la "substance de l'expression" (chaîne phonique) ou l'inverse, que ce soit dans un ordre temporel ou dans un ordre hiérarchique. Si nous conservons la terminologie de Saussure, il nous faut alors rendre compte - et précisément d'après ses données - que la substance dépend exclusivement de la forme et qu'on ne peut en aucun sens lui prêter d'existence indépendante. » (HJLEMSLEV, 1968-1971, p. 68)

Ce qui nous permet de comprendre que lire la description d'une énonciation pour interpréter le sens d'un énoncé – au sens de DUCROT – c'est lier une forme à une substance. C'est-à-dire : demeurer dans le langage. De cette manière, nous pouvons éviter, au niveau épistémologique de procéder à la mise à l'écart comme conséquence du choix entre la cohérence et la complétude. Rappelons que l'introduction de l'allocutaire dans la compréhension de l'illocution écarte les énoncés du type « je promets ». Nous pouvons illustrer cette relation de la forme de l'énonciation à une substance qui fait office dans cette sémiotique de force illocutoire.

Dans une Faculté, le nom et le prénom du Doyen sont parfaitement connus du milieu, mais ce n'est pas la même chose que de s'adresser à lui par son prénom, par son nom ou par son titre bien que ces trois moyens énonciatifs renvoient exactement au même référent. Tout se passe de telle manière que le mouvement de la référence ne s'arrête pas à cet individu extralinguistique, mais le traverse pour atteindre ce que montre la forme de l'énonciation. Ainsi, le prénom montre une certaine intimité dans le rapport interlocutif, le nom patronymique témoigne d'une certaine distance et le titre affiche une distance maximale.

Le fait que le mouvement de la référence ne s'arrête pas au réel extralinguistique est ce que nous appelons dans ce travail fuite du réel qui permet de s'intéresser à la performativité sans préoccuper d'aucun problème de véridiction puisque la pragmatique se déroule au niveau de l'analyticité. Il s'ensuit qu'il faut centrer l'évaluation de la performativité au niveau de l'énonciateur, exclusivement, puisque c'est lui qui réalise l'énonciation d'après des choix qui visent justement des buts pragmatiques.

Le problème épistémologique que nous tentons de résoudre par adoption de cette méthode d'évaluation peut se résumer de la sorte : puisqu'on ne peut pas tout étreindre, il faut donc choisir entre la cohérence et l'exhaustivité ; ou choisir entre la forme et le sens. Cependant, il faut admettre avec Ivan ALMEIDA que :

« Le style d'une telle épistémologie est devenu, tout naturellement, celui de l'époché, de la mise entre parenthèses, soit sous forme d'abstraction, soit sous forme d'Ausschaltung, d'écartement. Or, une mise entre parenthèses

n'est possible que sur la base d'une reconnaissance préalable de ce qu'on exclut. Et cela au risque de retenir à l'intérieur de la parenthèse, sous forme de différents types de contamination, la mémoire du domaine exclu. » (ALMEIDA, 1997)

Clarifions alors notre option dans le traitement de ce problème. En se rappelant l'objet de ce travail qui consiste à interroger l'implication de la narrativité dans le traitement de l'illocutoire, nous pouvons dire que le rapport interlocutif – au centre de la pragmatique – est un facteur de l'hominisation de l'espèce. Or, d'après les textes de VICTORRI cette hominisation est un passage du protolangage vers le langage par le moyen de la narration qui poursuit un but pragmatique. C'est-à-dire, il s'agit d'une instrumentalisation du langage dans le champ du rapport interlocutif.

Ce but pragmatique peut être *in præsentia*, c'est-à-dire, analytique comme l'atteste la présence de préfixe performatif dans les énoncés ; ou *in absentia*, c'est-à-dire catalytique quand la performativité est lue seulement par la forme de l'énonciation. Dans le premier cas, un ordre, par exemple, peut s'énoncer comme suit : *Je vous ordonne d'ouvrir la fenêtre.*

On voit très mal comment refuser à cet exemple l'effectuation d'un ordre. En effet, la séquence « ouvrir la fenêtre », obtenue par transformation infinitive à cause de la coréférentialité de l'objet second et du sujet du verbe enchâssé, est commentée par « je vous ordonne ». Un commentaire qui engage l'énoncé dans la *sui-référentialité*, c'est donc une fuite du réel. On peut dire que la séquence qui commente a pour fonction de désambiguïser, et à partir de là, postuler que l'ordre a le pouvoir exorbitant d'obliger quelqu'un à agir – même si ce quelqu'un est considéré comme un individu linguistique – devient un postulat inutile.

Dans le deuxième où le processus illocutoire est catalytique, il nous faut nous référer à l'argument de LAFONT qui considère la fabrication du silex biface, d'un outil comme hominisation de l'espèce. Justement :

« (...) il faut bien dans l'opération de fabrication d'un instrument, qu'un troisième objet soit absent et remplacé par son image. La "certitude sensible" nécessaire au travail est prise en charge par la représentation. (1978, p. 19).

Autrement dit, en l'absence d'un préfixe performatif, la force illocutoire d'un énoncé se lit dans la forme de son énonciation au même titre que la forme d'un outil représente déjà le travail qu'il permet d'effectuer.

Dès lors, l'énonciation comme production d'énoncé est une forme de travail qui permet d'accomplir un autre travail ; et nous retrouvons le style épistémologique de HJELMSLEV qui nous apprend que :

« Le sens devient chaque fois la substance d'une forme nouvelle et n'a d'autre existence possible que d'être la substance d'une forme quelconque » (1968-1971, p. 70)

Il n'y a donc rien à extraire ni à abstraire, chaque énonciation est une forme qui permet d'accomplir un acte de langage, puisque l'émergence du langage au lieu et place du protolangage est commandée par des buts pragmatiques et que ces buts sont accomplis par la narrativité. Autrement dit, il n'est pas question d'exiger la coopération de l'interlocuteur pour rendre compte de la force illocutoire d'un énoncé, il suffit pour cela d'inscrire l'énonciation dans le cadre de l'algorithme narratif.

Ainsi, pour reprendre l'ordre, il suffit de comprendre, dans la perspective du temps dichotomisé dans le narratif, qu'avant l'énonciation d'une forme linguistique, il n'y a pas d'ordre et après, l'ordre est effectué. Autre avantage de cette radicalisation de l'analyse dans le cadre exclusif de la narrativité, la distinction opérée à l'initial de la théorie entre analyse conversationnelle et analyse discursive n'a plus de pertinence qu'au niveau de choix du corpus ; puisque la généralisation de la performativité à tous les énoncés emprunte la voie de la narrativité qui est l'essence du langage ; que l'on se rappelle ici la manière dont Umberto ECO assigne à la narrativité d'être la trame de tout énoncé.

De cette manière, on peut pareillement rendre compte de la force illocutoire d'une promesse par l'immanence de l'analyse au sein de la narrativité. L'illocutoire est une force qui apparaît *ipso facto* lors d'une énonciation.

Une promesse a pour but de rassurer le destinataire de la parole, elle est produite à cet effet, qu'elle contienne ou non le verbe promettre. Ce qui veut dire que sentant l'inquiétude de son interlocuteur, le locuteur peut recourir à la promesse pour faire passer cette inquiétude vers la quiétude sans qu'il faille juger par la suite de l'effectivité de l'acte ainsi produit par la tenue de la promesse qui peut être un temps relativement long. Du moment que quelqu'un présente à son énonciation une forme reconnaissable comme promesse, la promesse est effectuée *ipso facto*

RAKOTOMALALA Jean Robert, Juin 2012, Université de Toliara

Travaux cités

ALMEIDA, I. (1997, Mai). *Le style épistémologique de Louis Hjelmslev*. Consulté le Juin 20, 2012, sur
Texte: http://www.revue-texto.net/Inedits/Almeida_Style.html

ANSCOMBRE, J.-C. (1980). "Voulez-vous dérivez avec moi? *Communications*, 32, *Les actes de Discours*, pp. 61- 124.

BARTHES, R. (1966). Introduction à l'analyse structurale des récits. Dans B. e. Alii, *Recherches sémiologiques: L'analyse structurale du récit* (pp. 1-27). Paris: Seuil.

BENVENISTE, E. (1970). Appareil formel de l'énonciation. *Langages*, pp. 12-18.

BENVENISTE, E. ([1974] 1981). *Problèmes de linguistique générale, II*. Paris: Gallimard.

BOUVERESSE, J. (1971). *La parole malheureuse, de l'alchimie linguistique à la grammaire philosophique*. Paris: Les éditions de minuit.

BRANDT, P. A., & PETITOT, J. (1982). "Quelques remarques sur la véridiction" *Hommage aux Jefalumpes*. Paris: CNRS.

- DESSALES, J.-L., PIQ, P., & VICTORRI, B. (2006, Mars 20). " A la rechcerhce du langage originel". Consulté le Mai 5, 2013, sur halshs-00137573, version 1: <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00137573>
- DUCROT, O. (1981). Analyses pragmatiques. *Les actes de discours, Communications 32.*, pp. 11-60.
- ECO, U. (1985). *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes littéraires*. Paris: Grasset.
- GREIMAS, A. J. (1966b). éléments pour une interprétation des récits mythiques. Dans B. E. Barthes, *Recherches sémiologiques: l'analyse structurale du récit* (pp. 28-59). Paris: Seuil.
- GREIMAS, A. J. (1970). *Du sens, Essais de sémiotique,1*. Paris: Seuil.
- HJLEMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: éditions de Minuit.
- LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.
- LORENZ, K. (1970). *Trois essais sur le comportement animal et humain*. Paris: Seuil.
- MUSIL, R. d. (1982). *L'homme sans qualités*. Paris: Seuil.
- PEIRCE, C. S. (1979). *Ecrits sur le signe*. (G. DELEDALLE, Trad.) Paris: Seuil.
- PROPP, V. (1970 (or. 1958)). *Morphologie du conte*. Paris: Seuil.
- QUINE, V. O. (1980). *à la pousuite de la vérité*. Paris: Larousse.
- RAKOTOMALALA, J. R. (2015, Décembre 8). *Trace narrative de l'illocutoire et fuite du réel extralinguistique, cas du français et du malgache*. Récupéré sur HAL: <https://hal-auf.archives-ouvertes.fr/tel-01238655>
- RIFFATERRE, M. (1979). *La production du texte*. Paris: Seuil.
- SOURIAU, E. (1950). *Les deux cent mille situations dramatiques*. Paris : Flammarion.
- TODOROV, T. (1971-1978). *Poétique de la prose, Choix, suivi de nouvelles recherches sur le récit*. Paris: Seuil.
- VICTORRI, B. (2002). Homo narrans: le Rôle de la narration dans l'émergence du langage". *Langages*, 146, pp. 112-125. Récupéré sur <http://www.lattice.cnrs.fr/>.